

Notes de lecture

Robert Comeau

L'histoire du Québec revue et corrigée

Volume 3, Number 2, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063256ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063256ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Comeau, R. (1995). Review of [Notes de lecture]. *Bulletin d'histoire politique*, 3(2), 181–185. <https://doi.org/10.7202/1063256ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

NOTES DE LECTURE

Robert Comeau

UQAM

Pour comprendre la tentation fasciste du nationalisme canadien-français avant la Deuxième Guerre, j'ai fait la découverte d'un ouvrage passionnant. Il s'agit de l'ouvrage de Francis Arzalier *Les perdants. La dérive fasciste des mouvements autonomistes et indépendantistes du XX^e siècle*. (Paris, La Découverte, 1990, 265 p.). On constate que le Québec n'est pas un cas unique. Partout, au cours des années trente et pendant la Deuxième Guerre des mouvements autonomistes ou indépendantistes se sont développés. Dans certains cas, des mouvements identitaires ont épousé des idéologies d'extrême-droite. On y analyse le cas des Bretons, des Corses, des Alsaciens; du mouvement flamingant, jusqu'aux oustachis croates, tous les continents ont connu «ces soldats perdus d'une nation niée» qui vont appuyer les nazis, l'ennemi de l'État qui les opprime.

Cette lecture permet de mettre en perspective le mouvement séparatiste fasciste québécois de *La Nation*, gravitant autour de Paul Bouchard (1936-1938) de Québec. Arzalier montre bien que le passage des mouvements autonomistes au fascisme n'est pas une pente naturelle; cette dérive fasciste n'était pas automatique.

Sur les intellectuels

Pour connaître les développements de l'histoire des intellectuels qui s'est développée, depuis les séminaires de Jacques Julliard et de Pierre Nora à l'École des hautes études en sciences sociales et les travaux de C. Prochasson, F. Dosse, J.-F. Sirinelli, voir le travail bibliographique de Bernard Laguerre dans «Les générations d'intellectuels dans la France du XX^e s. Orientation bibliographique», *Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent* (IHTP), n° 31, mars 1988.

Sur la question des intellectuels, la revue *Le Débat* (n° 79) de l'été 1994 présente un excellent dossier: c'est à partir de la critique de deux ouvrages récents: Rémy Rieffel, en sociologue des intellectuels a analysé dans *La tribu*

des clercs, les processus d'affiliation, de légitimation, et de diffusion des intellectuels français de la V^e République. Ouvrage monumental qui décrit abondamment les lieux et les auteurs sans aller cependant au fond des débats. L'autre ouvrage est celui du directeur de la revue *Esprit*, le philosophe Olivier Mongin. *Face au scepticisme. Les mutations du paysage intellectuel ou l'invention de l'intellectuel démocratique*. (Paris, Série L'aventure intellectuelle du XX^e siècle, 1994, 399 p.). Il ne s'agit pas d'une histoire des intellectuels, ni d'une sociologie des clercs, mais «d'un état des mutations de la pensée contemporaine en France» de 1976 à 1993». Pensée critique des pensées novatrices qui se font jour face au scepticisme ambiant, et des écoles, des lieux où celles-ci s'élaborent et se diffusent».

François Ewald en fait une courte critique dans le *Magazine littéraire* (octobre 1994, n° 325). Mongin suit la transformation de la conscience intellectuelle autour de trois grands thèmes: la première partie analyse «la grande dépression historique»: la consécration de l'historien, l'épuisement de l'expérience historique, et les désenchantements démocratiques, la méfiance des intellectuels français envers la démocratie à l'utopie de la communication. Dans la première partie de l'ouvrage, Mongin aborde la question de la «mort du politique» et répond à ceux qui parlent de la fin de la démocratie. En philosophe Mongin nous fournit une longue réflexion sur l'histoire et l'historiographie: entre autre, le passage de l'histoire à la mémoire remarquablement illustrée par la reconstitution des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora.

La deuxième partie de l'ouvrage intitulée «l'obsession de la culture» aborde la critique qui s'est développée à partir de *La défaite de la pensée* d'Alain Finkielkraut. L'occident se perdrait lui-même et son âme dans une culture médiatique appauvrie, de plus en plus insignifiante, égalisant tout au nom d'un subjectivisme proprement nihiliste.

La troisième partie aborde le problème des valeurs, de la morale et de l'engagement. Dans les «métamorphoses de l'espace culturel», Mongin précise les nouvelles fonctions de l'intellectuel (spécialiste vs médiatique), la guerre des traditions, la nouvelle voie de recherche pour la critique de la science et dans un dernier chapitre intitulé «Une société sans débat» aborde les conditions de la délibération et le retour du politique. François Ewald résume le projet de Mongin:

[«L'intellectuel contemporain»] doit vouloir la démocratie, sans tomber dans un déni critique trop facile. Mais pour le vouloir, il doit savoir la critiquer. Olivier Mongin rêve d'un nouveau type d'intellectuel qu'obéirait à une sorte de positivisme critique: positiviste, il accepterait sans nostalgie les conditions écono-

miques et techniques au sein desquelles la démocratie doit désormais se pratiquer; critique, il mesurerait incessamment leur usage aux valeurs fondamentales de la démocratie». (F. Ewald).

Sur l'histoire intellectuelle, l'ouvrage de Rieffel fournit une abondante bibliographie. On lira avec profit les articles de Jean-François Sirinelli («Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier: l'histoire des intellectuels») dans la revue *Vingtième Siècle*, janvier-mars 1986, de Louis Pinto («Une science des intellectuels est-elle possible?») dans *Revue de synthèse*, octobre-décembre 1986 et de Michel Winock («Les générations intellectuelles» dans *Vingtième siècle*, avril-juin 1989, et les deux dossiers de la revue *Le Débat*: le no 73 le structuralisme «a-t-il une histoire?») (janvier-février 1993) et le no 79 sur la *Tribu des clercs* de Rémy Rieffel et l'ouvrage d'Olivier Mongin, *Face au scepticisme*.

Sur Michel Foucault

Le magazine littéraire (octobre 1994) présente un numéro consacré à Foucault aujourd'hui. Parmi les ouvrages qui viennent de paraître: Michel Foucault et ses contemporains de Didier Éribon (Fayard). C'est l'auteur de la première biographie de Michel Foucault. Éribon décrit les rapports que M. Foucault a entretenus avec quelques grands intellectuels de son temps: Georges Dumézil, son «véritable modèle intellectuel», avec Sartre, Barthes, Lacan, Althusser, Habermas. J. J. Brochier conclut: «Un panorama donc, de la vie des idées depuis 1965, de ces mouvements idéologiques et politiques, le structuralisme contre l'humanisme, le gauchisme sur les ruines du stalino-marxisme, qui résument précisément les mots et les choses».

Une nouvelle biographie de M. Foucault: *Michel Foucault* de David Macey, traduit de l'anglais chez Gallimard. F. Wald précise que l'essayiste Macey a bénéficié du gros travail de débroussaillage qu'avait effectué Didier Éribon dans la première biographie de M. Foucault.

Il faut surtout signaler la parution chez Gallimard des 4 volumes des *Dits et Écrits*: 360 textes, soit plus de 3,000 pages que Daniel Defert et François Ewald ont réunis. Ce sont tous les textes, articles, interviews, préfaces de M. Foucault, publiés par Foucault de son vivant.

Sur Marx

En septembre 1994, le Magazine littéraire (n° 324) a présenté un dossier Marx. François Ewald recueille les propos de François Furet sur «Marx après le marxisme» (p. 43-46).

F. Furet achève un essai sur le déclin du communisme. *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*. (à paraître en janvier 1995, co-édité par Laffont et Calmann-Lévy).

Furet affirme que personne n'a mieux que Raymond Aron décortiqué la pluralité des Marx. (l'historien, l'économiste, le philosophe, le scientifique, le révolutionnaire...) Sa conclusion: «Mais si la révolution prolétarienne est morte, l'idée de révolution, elle, va lui survivre. Non pas sous la forme inaugurée par la Révolution française... Le prix payé à cette utopie au XX^e siècle a été trop lourd pour qu'elle enchaîne encore les imaginations. Par contre, l'espoir de vivre dans une société libérée des malédictions du capitalisme ne peut pas disparaître, puisqu'il est inséparable de la société capitaliste, et de la démocratie libérale. Il va faire vivre l'idée révolutionnaire, mais sous des formes inédites que nous ne percevons pas bien encore».

La revue québécoise *Spirale* du mois de novembre (no 137) présente également un dossier sur Marx.

Bruno Lacroix et Alexis Houss présentent l'ouvrage de Jacques Derrida, *Spectacle Marx*. Christian Allègre présente le dernier ouvrage de Marc Angenot, professeur de littérature comparée de l'Université McGill qui vient de publier aux PUF *L'utopie collectiviste. Le grand récit socialiste sous la Deuxième internationale*. Angenot a voulu retrouver comment les socialistes se sont représentés entre 1889 et 1917 la société qui devait sortir de la révolution mondiale. On y fait de très intéressantes découvertes.

Dans ce même numéro de *Spirale*, Georges Leroux de l'Université du Québec à Montréal présente de façon forte intéressante la nouvelle étude sur l'École de Francfort. Il s'agit de *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification* de Rolf Wiggershaus (traduit de l'allemand) et publié aux P.U.F. (694 p.). L'ouvrage de Martin Jay (*L'imagination dialectique*, Payot, 1977), s'arrêtait au début des années cinquante. Cette nouvelle synthèse rassemble les recherches et des réflexions des trente dernières années sur ces intellectuels marxistes non orthodoxes.

Sur l'oubli du politique

Alain Caillé, l'auteur de la Critique de la raison utilitaire (La Découverte, 1989) et qui a publié en collaboration avec Jacques Godbout, L'esprit du don (La Découverte, 1992) étudie maintenant la crise des sciences sociales et l'oubli du politique: La démission des clercs (La Découverte, 1993).

Ce professeur de sociologie, (adversaire de Bourdieu) et directeur de la revue MAUSS (mouvement antiutilitariste en sciences sociales), déplore que la «majorité des spécialistes en sciences sociales semblent avoir renoncé à se

saisir du politique: réfugiés derrière les murs de leur discipline ou de leur sous-discipline, ils ne savent plus interroger l'Époque, ni répondre à l'exigence démocratique qui sourd de partout». Dénonçant la «démission des clercs», l'auteur critique les théories dominantes en sociologie, en économie et en philosophie politique en montrant comment «l'oubli du politique s'inscrit au cœur même de ces théories».

Excellente critique des sciences sociales dépolitisées, la deuxième partie de l'ouvrage présente les «jalons d'une repolitisation des sciences sociales».

Une des conclusions de l'auteur: la condition d'un renouveau des sciences sociales passe par l'affirmation qu'est nécessaire la séparation entre le savoir, d'une part, l'État ou le marché, d'autre part.

Sur l'idée moderne de nation, Dominique Schnapper a publié chez Gallimard *La communauté des citoyens* (1994) 228 p. À lire. J'avais beaucoup appris de son précédent ouvrage *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990* (Gallimard, 1991).